

*L'Assemblée générale s'est poursuivie par une conférence-débat
de Marguerite Léna, sfx, P.1959, sur le thème :*

Faut-il présenter Marguerite Léna ?

Chère Marguerite

Vous êtes Ancienne de Passy, promotion 1957, entrée dans la Communauté sfx, consacrée dans l'éducation, comme 3 élèves de votre promotion : Chantal de Fréminville, Brigitte Farcot, et Claire Jean.

Professeuse de philosophie en terminale pendant de nombreuses années, vous êtes notamment formatrice spirituelle et théologique de séminaristes, formatrice de formateurs, experte en éducation et en pédagogie, et vous êtes sollicitée de toutes parts : vos engagements sont multiples, je ne pourrais les décliner tant ils sont nombreux !

Et quand je vous ai demandé, sans oser y croire, d'intervenir ce soir, vous avez accepté immédiatement sans hésiter. Tous ici, nous vous en remercions infiniment.



Je remercie Catherine Baret et Jacqueline d'Ussel de m'avoir proposé ce redoutable sujet ! Car il me semble très bien choisi dans le contexte sociétal et ecclésial qui est le nôtre, et pour le public que nous formons ce soir, en tant qu'Anciennes des CMD. Vous savez comme moi que Madeleine Daniélou a été, dans la première moitié du XX^e siècle, une pionnière pour permettre aux femmes d'accéder à des études de qualité, y développer leurs dons et faire de ces dons un service de la société et de l'Eglise. Nous sommes donc fidèles, ce soir, à ce qui a été une des intuitions fortes de la fondatrice de notre Communauté, et à creuser ainsi au plus près des sources, on a des chances d'y puiser des eaux vives ! Je vais donc le tenter, avec la conscience forte que beaucoup de choses ont changé depuis un siècle, et que la vraie fidélité n'est jamais une reproduction à l'identique...

Je partirai donc d'abord du malaise que vivent beaucoup de femmes aujourd'hui quant à la vérité anthropologique et spirituelle de leur être de femmes, et des interrogations que cela suscite. Non pour ajouter une page aux multiples analyses psychologiques, sociologiques, historiques et théologiques sur ces sujets, mais plutôt pour recevoir ce malaise comme une opportunité : un appel à la réflexion et à l'engagement. Cette réflexion et cet engagement seront successivement l'objet de ma seconde et de ma troisième partie. Il vous faudra donc être patientes : c'est seulement en fin de course que j'aborderai vraiment la question posée ! De plus, j'aimerais ne pas trop dissocier la femme et l'homme : à polariser la réflexion uniquement sur la femme, on perd peut-être le plus intéressant, c'est-à-dire le mystère de la différence. Au seuil d'un bel article, « La sexualité, la merveille, l'errance, l'énigme », Paul Ricœur écrivait : « *La différence des sexes traverse l'humanité autrement qu'une différence d'espèce et autrement qu'une différence sociale, autrement encore qu'une différence*

spirituelle »¹. Quel sens faut-il alors donner à cette différence et à cette « traversée de l'humain ? Je chercherai à les comprendre comme une vocation, c'est-à-dire un appel auquel l'homme comme la femme sont confrontés, auquel et duquel l'homme comme la femme, ont à répondre à travers les libres choix de leur vie et les circonstances de leur histoire. Nous verrons qu'à cet égard la « ressource chrétienne » a encore beaucoup à nous dire !

Un formidable bouleversement

Si les plus âgées d'entre nous évoquent ce qu'a été la vie de leurs mères et y confrontent leur propre vie, elles prendront sans doute la mesure des bouleversements qui ont affecté les femmes depuis plus de cinquante ans, et qui constituent sans doute une des données les plus décisives du devenir social dans cette période. Pour faire bref, je pointe trois aspects de ces transformations :

- Les mutations sociologiques et professionnelles : les femmes ont maintenant un large accès à toutes les formations et à presque toutes les professions encore réservées aux hommes il n'y a pas si longtemps. La séquence traditionnelle des trois K allemands (Kirche, Küche, Kinder) a heureusement volé en éclats, ce qui entraîne une déconnexion entre les identités sexuées et les rôles sociaux : je ne peux plus définir la femme par ses fonctions sociales, et du même coup je ne peux pas davantage définir ainsi l'homme. Mais, une fois perdus ces repères commodes, certains se demanderont alors : qui est-elle ? qui est-il ?

- Plus profondément, pensons à la mutation du rapport de la femme à la procréation, rendu possible par les avancées biologiques, médicales et techniques. Dans la mesure où le statut traditionnel de la femme était largement défini à partir de la maternité, et celle-ci soumise au rythme biologique de la fécondité et à l'initiative masculine, ce statut traditionnel a été bouleversé par la conquête féminine d'une liberté accrue par rapport au don de la vie. Cette nouvelle indépendance, jointe à une croissante autonomie économique, a modifié en profondeur la répartition des pouvoirs à l'intérieur de la famille comme de la société. Elle a rendu l'unité conjugale plus fragile mais aussi plus égalitaire et davantage convoquée à des choix responsables.

- Sur un dernier plan, qui touche cette fois nos manières de penser, nous assistons à une importante « mutation épistémologique » du discours sur la femme. Notre société est devenue très méfiante vis-à-vis d'un discours « essentialiste », qui veut définir « la femme » et « l'homme » à partir de caractéristiques censées les déterminer de manière normative et définitive – et les enferme alors dans des rôles prédéfinis. C'est ainsi qu'un grand esprit comme Hegel écrivait tranquillement dans *La Philosophie du droit* : « *Les femmes peuvent être cultivées, mais elles ne sont pas faites pour les sciences les plus hautes... Si les femmes sont à la tête du gouvernement, l'Etat est en danger, car elles n'agissent pas selon les exigences de l'universalité, mais d'après les penchants et les opinions accidentelles.* »² Pareille perspective a un double défaut : d'une part elle ne prend guère en compte les diversités qu'une approche plus attentive au réel met en lumière. D'autre part elle dérive vite vers l'idéalisation ou la caricature, et devient aisément une manière « *d'esquiver la rencontre des femmes réelles* », comme l'écrit Anne-Marie Pelletier³. Sous prétexte de valoriser la femme, le discours qui la sublime sous les traits de « l'Eternel féminin » ou même du « génie féminin » peut en réalité la gommer dans son existence effective. La survalorisation imaginaire va parfois de pair avec la méconnaissance réelle ! A l'inverse, nous sommes devenus beaucoup plus sensibles à l'extrême diversité culturelle et sociale qui décline

¹ Cf. Paul Ricoeur, *Histoire et vérité*, Seuil, 1967, p.198-209.

² Hegel, *Philosophie du droit*, « Zusatz » au § 166.

³ Anne-Marie Pelletier, « *Femmes dans une ecclésiologie intégrale, Surmonter l'invisibilité des femmes* » Revue de l'ICP *Transversalités*, 2015/2 N°133, p.104.

l'identité féminine dans l'espace et le temps selon une vaste variété de formes. D'essentialiste, le discours devient descriptif et existentiel. Mais alors comment, dans ce répertoire indéfini, trouver des repères et ne pas relativiser l'être femme à un donné culturel contingent ? Les thèses les plus extrêmes de la théorie du « *gender* » franchissent allègrement ce pas et mettent au compte de la seule culture, la différence de l'homme et de la femme, rendant plus problématique encore l'identité de l'un comme de l'autre.

Face à toutes ces transformations, qu'en est-il de l'Eglise ? Le Pape François s'est exprimé, dans l'avion qui le ramenait de Rio en 2013, en ces termes : « *Une Église sans les femmes est comme le Collège apostolique sans Marie (...). L'Église est féminine, elle est Église, elle est épouse, elle est mère. Mais, dans l'Église, le rôle de la femme ne doit pas finir comme mère, comme travailleuse, limitée ... Non ! C'est autre chose !* »⁴ Quelle est cette autre chose ? Y répondre constitue non seulement une tâche théologique de première importance – celle de déployer « une théologie profonde de la femme » - mais appelle en même temps des transformations effectives dans le vécu ecclésial des femmes. Là aussi bien des changements sont survenus depuis nos mères ou grand-mères, mais la route est longue encore, et beaucoup de femmes quittent aujourd'hui l'Eglise par impatience devant la lenteur des prises de conscience et des transformations attendues...

Mais justement il ne s'agit pas de fuir ! Il me semble au contraire que, pour répondre à la question de nos engagements de femmes dans la société et dans l'Eglise, il ne faut à aucun prix « quitter le bateau » : il ne nous faut ni diaboliser la société où Dieu nous a placées, mais « retenir tout ce qui est bon » dans les mutations en cours, ni désertier l'Eglise au vu de sa lenteur à assumer les questions et les avancées contemporaines, elle qui dispose pourtant pour cela d'un si riche héritage. Notre premier engagement est sans doute à chercher là, en amont des formes concrètes qu'il peut ensuite prendre pour chacune de nous : dans ce oui résolu et lucide à notre existence de femmes dans le monde et dans l'Eglise d'aujourd'hui, avec leurs ombres et leurs combats, leurs promesses et leurs lumières. Ce « oui » nous assigne deux tâches : la première est de discernement, pour ne pas amalgamer dans une exécration ou un assentiment globaux les divers courants et tendances contemporains ; et aussi pour distinguer, dans la pratique de l'Eglise, ce qui relève de l'« humain trop humain » et ce qui prend source dans sa mission reçue de Dieu : à ces conditions, notre action pourra toucher juste et être féconde. La seconde tâche est de veiller, par la pensée et par l'action, à approfondir ce « mystère de la différence » que j'évoquais en commençant, et qui déborde largement à mes yeux l'ordre biologique comme l'ordre culturel. Je vais donc m'y hasarder en ce second temps.

Veiller sur le mystère de la différence

Je viens de parler de la différence entre homme et femme comme d'un mystère à creuser et non d'un problème à résoudre. Ce terme de mystère a une double portée. Il nous rappelle d'abord que la différence en question n'est pas un problème dont on peut objectiver et poser devant soi les données en spectateurs ou analystes indifférents, car nous en sommes toujours nous-mêmes partie prenante, en tant qu'homme ou en tant que femme, situés par et dans la question et non pas devant elle, une question qui nous saisit « à bras le corps », suscite nos puissances de désirer et d'aimer, et convoque notre liberté à des choix d'ordre éthique. Mais le terme de mystère a aussi un sens théologique : il inscrit la différence de l'homme et de la femme dans l'histoire du salut et nous achemine vers son foyer, l'alliance du Christ et de l'Eglise (cf. Ep 5,32). C'est pourquoi il faut mettre cette différence sous la lumière de l'Esprit-Saint pour qu'il nous la rende intelligible et savoureuse. Intelligible, car le mystère n'est jamais une limite posée à notre désir de comprendre. Tout au contraire : la différence va

⁴ Conférence de presse du Pape François durant le vol de retour de Rio, 28 juillet 2013.

me permettre de me comprendre moi-même en me découvrant dans la lumière d'autrui, et de comprendre autrui sans le réduire à moi. Savoureuse, car elle est le lieu le plus spontané de l'éveil et de l'expression de nos puissance d'aimer. Dès lors, dans nos sociétés si promptes à transformer les différences en oppositions, les oppositions en conflits, et à résoudre les conflits par l'exclusion ou la violence, il est bon de restituer à cette différence toute sa puissance d'interrogation et toutes ses promesses de vie.

Je ne vais pas entrer dans une longue analyse de ce que notre expérience à chacune, la réflexion des philosophes – récente car étonnamment silencieuse à ce propos pendant des siècles – et la révélation chrétienne apportent comme lumière sur ces thèmes. Je me contente d'évoquer ce qui peut motiver, orienter et soutenir nos engagements de femmes dans la société et dans l'Eglise.

Au fondement de la vie sociale

Il faut d'abord souligner le rôle essentiel de la différence des sexes au niveau des fondations de l'existence sociale. C'est ainsi que Marx reconnaissait dans ses *Manuscrits de jeunesse* que le rapport de l'homme et de la femme est le premier rapport social, antérieur à l'ordre économique et politique : la génération est la condition de possibilité de l'histoire humaine, son infrastructure. C'est pourquoi les relations familiales conditionnent l'édifice de la société. En témoigne, comme l'a montré Lévi-Strauss, l'universalité de l'interdit de l'inceste et de l'obligation à l'exogamie. Sous un autre point de vue, le P. Gaston Fessard, prolongeant la remarque de Marx évoquée ci-dessus, démontre, cette fois contre Marx, que le rapport du maître et de l'esclave est incapable de rendre raison de la vie économique et politique, contrairement aux prétentions des idéologies totalitaires du XX^e siècle. Car toute unification des volontés, contrat ou alliance, « trouve son type parfait » dans la reconnaissance et la coopération mutuelles de l'homme et de la femme pour faire œuvre de vie. Les relations de violence dont l'histoire humaine est saturée n'en sont pas la seule ni la meilleure clé d'intelligibilité. S'y cherche et dessine à tâtons une autre logique, dont l'alliance conjugale est à la fois signe et promesse, celle de la reconnaissance mutuelle des libertés dans la construction d'un avenir sensé⁵.

Ainsi née de la différence entre l'homme et la femme, la société humaine ne prend pas seulement sens à partir de cette différence, mais ses critères de valeur y deviennent manifestes. On peut en effet mesurer la qualité humaine d'une société à la manière dont elle articule en son sein les relations des hommes et des femmes : si la femme a un statut subordonné, c'est sans doute que la force physique est posée comme valeur suprême⁶, à moins que ce soit la maîtrise intellectuelle du seul monde matériel. De même, une société de consommation et de permissivité peut se complaire dans la femme-objet ; une société de compétition et de performances sportives ou mécaniques peut la reléguer au second plan. Plus radicalement, les totalitarismes, communiste comme nazi, tendent à réduire le plus possible la différence en configurant les femmes à l'ordre de la force et en ne leur laissant comme rôle propre que celui de perpétuer la race ou la nation. C'est que la différence sexuelle dément le projet d'autoposition de l'homme par l'homme, si vif dans les totalitarismes, et lui interdit de céder au vertige de l'uniformité, si tentant pour les impérialismes ; de plus et surtout, elle met

⁵ Cf. Gaston Fessard, sj., « Esquisse du Mystère de la société et de l'histoire », *De l'actualité historique, I*, DDB, 1960.

⁶⁶ « Comme la femme fasciste, la femme spartiate a le devoir d'être avant tout une mère féconde en enfants vigoureux... On cherche à lui ôter « toute délicatesse et toute tendresse efféminée » en endurecissant son corps, en lui imposant de s'exhiber nue dans les fêtes et les cérémonies : le but est de faire des vierges spartiates de robustes viragos sans complications sentimentales qui s'accoupleront au mieux des intérêts de la race. » Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Seuil, p. 51.

toujours plus ou moins en jeu notre puissance d'aimer, rebelle aux planifications et à l'emprise des politiques.

Dès lors, nous voici confrontées à un objectif bien précis de responsabilité sociale et culturelle : il s'agit de maintenir et même de promouvoir la différence entre l'homme et la femme, contre toutes les tentations d'indifférenciation. Il s'agit aussi de la préserver contre les interprétations qui en font une inégalité de fait et une subordination de droit au « sexe fort », dans la vie économique, familiale, professionnelle, devant la loi et dans les mœurs... ! Une prise de conscience s'opère à cet égard dans nos sociétés et comme l'écrit Anne-Marie Pelletier : « *La chape de silence couvrant les innombrables violences faites aux femmes, du viol de guerre à l'eugénisme qui empêche les filles de naître, commence à être ébranlée. Il se sait un peu mieux qu'il existe une corrélation entre la promotion des femmes, la maîtrise de la fécondité, leur accès au savoir et à l'éducation, et le progrès d'ensemble d'une société.*⁷ »

A la naissance de l'Eglise

Ce rôle essentiel de la différence des sexes ne joue pas seulement dans la vie sociale. Il faut aussi le reconnaître dans la vie ecclésiale, et là il me semble que la pratique est encore souvent bien loin de ce qu'attestent la naissance historique et la nature profonde de l'Eglise. Sa naissance d'abord : c'est une naissance pascal qui se déchiffre indissociablement en clé masculine et en clé féminine. Pensons au moment de la Croix, lorsque le sang et l'eau jaillissant du cœur transpercé de Jésus figurent déjà la vie communiquée dans les sacrements de l'Eglise. Jean souligne que le dernier geste de Jésus avant ce don ultime est de nous remettre sa mère : geste au plus près de sa mort, là même où jaillissent les sources de la vie (Jn 19,25-27). D'ailleurs, pour signifier par avance ce don pascal, Jésus avait donné à ses disciples deux paraboles : la première était un acte de serviteur, celui de laver les pieds de ses disciples, et la seconde était une image, celle de la femme sur le point d'accoucher, mais qui oublie sa douleur dès que l'enfant est venu au monde (Jn 16,21). Pensons aussi à la naissance apostolique de l'Eglise au matin de Pâques, lorsque le Ressuscité se manifeste successivement à Marie de Magdala et aux apôtres, et fait de la première « l'apôtre des apôtres », comme aime à la désigner la Tradition : la messagère de sa résurrection auprès d'eux (Jn 20,17-18). Pensons enfin à la naissance de l'Eglise aux nations, au moment de la Pentecôte, lorsque les disciples saisis par le don de l'Esprit se mettent à parler la langue des autres pour leur annoncer les merveilles de Dieu. Marie était présente parmi eux (cf. Lc 1,14), et l'iconographie traditionnelle de la Pentecôte la représente au milieu des apôtres, recevant avec eux la flamme de feu de l'Esprit Saint. On peut donc dire que, dès sa naissance, au cœur du mystère pascal où elle prend sa source, l'Eglise est indissociablement masculine et féminine, et seuls s'en étonneront ceux qui ont oublié que toute naissance est maternelle.

Dès lors, on peut comprendre que l'essence mystique de l'Eglise, telle que le concile Vatican II l'a rappelée, soit elle aussi à penser dans la relation dynamique du masculin et du féminin : l'Eglise se comprend elle-même comme *mater et magistra*. Elle est donc féminine dans sa mission d'enfanter les âmes à la vie de Dieu. Mais elle exprime cette mission dans le magistère doctrinal et sacramentel de la hiérarchie, c'est-à-dire sous une modalité masculine. A cet égard on peut dire que l'Eglise « garde la différence » en l'inscrivant fortement dans sa structure hiérarchique. Mais à condition de ne pas comprendre le sacerdoce comme un rôle ou comme un pouvoir, auquel cas nous retombons dans une objectivation discutable de la différence et dans une subordination de la femme à l'homme non moins discutable. Bien des expériences féminines douloureusement vécues dans l'Eglise témoignent que ce risque n'est pas théorique ! En réalité, le « pôle pétrinien » du sacerdoce ministériel est à relier sans cesse

⁷ *Id.* p. 97.

au « pôle marial », la structure hiérarchique au dynamisme charismatique, l'institution à l'inspiration.

Dans la mesure où le « pôle pétrinien » est dévolu à des hommes, la tentation est grande de réserver aux femmes le dynamisme charismatique et l'inspiration ! Mais cela ferait bon marché de l'unité de la vie théologique qui anime tout le corps de l'Eglise, hommes et femmes, prêtres et laïcs, et appelle les uns et les autres à recevoir et à vivre leur identité sexuée comme un don différencié au service de ce corps tout entier. Mieux vaut donc comprendre que le ministère masculin n'est pas un pouvoir clérical qui mettrait les prêtres au-dessus des fidèles et donc les hommes au-dessus des femmes, mais un service accentué. Selon la logique du lavement des pieds, célébré en chaque jeudi saint comme le cœur même de la vie sacerdotale, devenir prêtre consacre un homme au service du corps tout entier de l'Eglise, c'est-à-dire du sacerdoce commun des fidèles. Dans la grâce de ce sacerdoce commun, hommes et femmes, prêtres et laïcs, ont à vivre ensemble leur égale vocation à la sainteté et leur égale mission ecclésiale de témoins du Christ ressuscité. Nous le vivons en mode masculin ou en mode féminin, et notre Eglise a vitalemment besoin du rythme alterné et solidaire de ces deux modes d'existence personnelle pour respirer à pleins poumons. Il n'est de transmission de l'Évangile que s'il a pris corps dans l'humanité concrète de celui qui le donne et de ceux qui le reçoivent. Cette humanité concrète, c'est notre être d'hommes ou de femmes prêt à accueillir en lui-même et à partager à d'autres le mystère du Verbe fait chair. Nous sommes donc là encore renvoyés à nos responsabilités de femmes, cette fois en tant que chrétiennes dans l'Eglise.

S'engager en femmes

J'en viens donc enfin à cet engagement. Que signifie ici le « en femmes » ? Peut-être vous demandez-vous depuis le début de mon propos en quoi consiste finalement cette différence qu'il s'agirait de garder et de promouvoir ! France Quéré remarquait avec humour que lorsqu'on cherche à définir le « spécifiquement féminin », le propos s'expose vite à la platitude ou au ridicule. Il en est comme de la beauté et de toutes les réalités intimes et ultimes : elles résistent au discours, elles sont comme un secret qui ne peut être dit mais seulement participé, et qui s'offre alors comme une évidence familière indiscutable... aussi longtemps qu'on se garde d'en discuter ! C'est qu'il s'agit ici en réalité de deux expressions différentes de la personne humaine ; or ce concept de personne n'est pas un concept descriptif mais normatif : la personne appelle non seulement le regard qui parfois dévisage, mais le respect qui, lui, en-visage, c'est-à-dire va par le visage au-delà du visage, vers l'invisible de la dignité et de la liberté. Cela met en échec toute définition qui se voudrait exhaustive...

Être homme ou être femme désignent alors, à travers le donné biologique et culturel et au-delà de lui, deux manières différentes d'engager et d'exercer notre commune vocation à exister en tant que personnes, qu'il s'agisse de la génération et de l'éducation, de l'engagement dans la vie publique ou dans l'Eglise. L'altérité entre l'homme et la femme devient, en chacun de ces domaines, une parabole d'unité *dans* et *par* la différence. Je ne souhaite pas employer ici le terme de complémentarité qui crée entre eux un vis-à-vis statique. Je préfère évoquer un certain nombre de couples de termes apparemment antithétiques, qui ne sont pas la propriété exclusive de l'un ou l'autre sexe, mais dont la tension dynamique est la condition de la fécondité sociale, culturelle, ecclésiale de leur différence. Je les énumère en vrac : la tension entre la force qui affirme et s'affirme et la fragilité qui caractérise presque tout ce qui a le plus de prix, l'enfance et le grand âge, les promesses et les pardons. La tension entre l'abstraction qui permet de hautes conquêtes intellectuelles et le sens du concret qui s'entient à l'ici et au maintenant, dans leur saveur d'irréductible réalité. La tension entre la sphère publique où l'action se déploie et où les volontés coopèrent dans des œuvres durables, et la sphère privée où se disent et se gardent les secrets intimes et les sources cachées. La tension

entre le temps des horloges, objectif et mesurable, et la durée intime des lentes maturations et des soudaines décisions. La tension entre la sphère du marché, des biens échangeables, quantifiables et consommables, et celle de la gratuité, du « sans prix » de l'amitié et de l'amour, du jeu et la grâce. La tension entre l'efficacité qui se mesure et la fécondité qu'on n'a jamais fini de mesurer car elle déborde toute mesure... On pressent bien que la femme a plus d'affinités avec l'un de ces pôles, l'homme avec l'autre, mais qu'il serait violent et tout simplement faux de les cantonner chacun dans un seul. Ce qui est créateur, dans la société comme dans l'Eglise, et dans tous les domaines de la coopération entre hommes et femmes, c'est que joue entre eux et grâce à eux cette double postulation de la vie personnelle et relationnelle. Dans une société qui honorerait réellement ces deux polarités, dans la vie familiale, sociale, culturelle, politique, au lieu d'exclure l'une au bénéfice de l'autre, on pourrait dire, comme l'écrit avec humour Anne-Marie Pelletier en inversant la formule de saint Paul aux Galates : « *Il y a enfin l'homme et la femme* »⁸ !

S'engager comme femmes prend alors un sens un peu plus précis : nous avons à veiller à maintenir, dans les domaines de nos compétences, cette tension dynamique, que les modèles dominants de l'action et de la vie publique, de la technologie et des media ont tendance à effacer. Le fait de nous retrouver, homme et femmes, dans les mêmes sphères d'activité tout en les exerçant différemment, peut contribuer à une heureuse synergie et à une « communication des idiomes » entre ces diverses polarités, chacun recevant de l'autre, dans la différence maintenue, quelque chose de sa manière propre. Je le constate dans ma petite sphère d'engagement, celle de l'enseignement et des missions ecclésiales qui s'y rattachent : je fais la même chose que feraient des hommes, mais je le fais différemment, et ils y sont souvent sensibles.

Peut-être le maintien et la promotion de cette double polarité sont-ils aujourd'hui particulièrement précieux là où les enjeux sont particulièrement sérieux. Je voudrais pour finir en évoquer deux, totalement différents l'un de l'autre, mais qui nous concernent à la fois en tant que citoyennes et en tant que chrétiennes : le défi de l'environnement tel que le pape François l'évoque dans l'encyclique *Laudato Si*, et celui de la défiguration publique de notre Eglise par les crimes de certains de ses membres. Que pouvons-nous faire comme femmes devant ces drames ?

La question écologique

Il y a deux ans, le pape François nous mettait en garde contre la logique technocratique qui risque de défigurer gravement « notre sœur mère la Terre » : trois termes féminins pour désigner « notre maison commune » ! Le défi est trop grave pour ne pas nous concerner tous, hommes et femmes. Mais peut-être les femmes sont-elles aux avancées de cette « conversion écologique » qui nous est demandée à tous, et cela à un triple titre :

- Nous sommes invitées à « entendre le cri de la terre », qui est aussi, inséparablement, le cri des pauvres, et à prendre soin de ses fragilités. Une mère sait d'instinct que ce qui commence est vulnérable et veut être protégé pour pouvoir grandir. La prise de conscience contemporaine de cette double fragilité de la terre et des pauvres ne peut nous laisser indifférentes. Puisque nous avons désormais accès à des postes de responsabilité publique, à nous d'exercer ce pouvoir économique, politique, social, etc... en femmes, c'est-à-dire en introduisant un autre paradigme que celui de la technocratie, celui du « pouvoir des sans pouvoir », et en veillant à faire jaillir les sources d'humanité que recèlent les pauvres.

- D'autre part, une femme est particulièrement sensible au mystère de la chair qui est pour elle le lieu d'une présence hospitalière à l'enfant à naître, puis se prolonge dans l'échange physique des gestes de la tendresse maternelle. Le pape François insiste sur cette réalité de la

⁸ Ga 3,28 : « *Il n'y a plus l'homme et la femme, car tous vous n'êtes qu'un en Jésus Christ* »

chair, celle des pauvres qu'il nous invite à toucher, la nôtre propre qui nous rend solidaires de l'air et de l'eau, familiers des oiseaux du ciel et des lys des champs. On entre alors dans le domaine de la caresse, de la gratuité, du « sans prix », comme un antidote aux logiques de maîtrise et de rentabilité qui maltraitent nos environnements. Alors la terre peut redevenir une « maison », une intimité chaleureuse entre les choses et les personnes.

- Enfin, le pape François affirme à plusieurs reprises que « *le temps est supérieur à l'espace* ». Les femmes savent dans leur propre chair la durée incompressible d'une gestation, celle d'une enfance et d'une croissance humaine. Elles savent l'urgence de « *semmer d'abord ceux qui croît le plus lentement* », comme le disait Soljénitsyne. Cette urgence concerne désormais l'avenir de notre planète, alors qu'une course effrénée vers des satisfactions immédiates nous détourne des enjeux à long terme. Les femmes peuvent contribuer à « garder le temps ».

Mais nous ne ferons rien de tout cela seules ni dans la seule vie privée. En réalité il faut entendre à deux voix le cri de notre sœur la terre et il faut y répondre à quatre mains. Alors seulement nous pourrons entonner avec le pape François son *Laudato Si !*

Les drames de la pédocriminalité et des abus de conscience

Face à ces drames, les femmes sont le plus souvent – mais pas toujours hélas – du côté des victimes plutôt que des coupables. Cela déjà peut nous rendre particulièrement sensibles au cri des victimes, ce cri trop longtemps retenu ou étouffé. Mais il y a plus encore : les victimes sont des enfants et des adolescents, si bien que ces crimes atteignent directement la tâche éducative, puisque c'est souvent sous son couvert qu'ils sont commis. Comment, comme femmes veilleuses au seuil de tout ce qui commence, ne serions-nous pas concernées de très près ? Enfin, la pédocriminalité altère gravement les puissances d'aimer et en caricature l'exercice, tandis que les abus de conscience violent l'intériorité des êtres et le secret de leur liberté. A ce double titre aussi, nous nous sentons atteintes directement dans notre féminité, en tant que gardiennes des secrets de fécondité de l'amour vrai. Notre engagement spécifique sera peut-être alors de redoubler de vigilance et d'estime pour ces biens menacés aujourd'hui : que l'enfance soit honorée, que l'éducation soit chaste, que l'éducateur « ôte ses sandales devant la terre sacrée » des jeunes qui lui sont confiés. Ces combats ne feront pas de bruit dans les media, et n'auront d'efficacité que lente. Ils ne sauront pas guérir, mais peut-être prévenir ces dérives et témoigner dès aujourd'hui d'une autre manière d'aimer.

Il me semble toutefois que nous pouvons faire un pas de plus en nous demandant, comme le font désormais bien des chrétiens, quelles habitudes, quelles attitudes des prêtres et du peuple chrétien vis-à-vis d'eux ont pu encourager pareils drames. Le pape François a posé un diagnostic sur elles : le cléricalisme. Je vous renvoie ici aux analyses d'Anne-Marie Pelletier, dans la revue jésuite *Etudes* et dans la revue de l'Institut Catholique, *Transversalités*⁹. Car elle met remarquablement en lumière le lien caché entre le sentiment de toute-puissance qui caractérise le cléricalisme et l'atténuation, sinon l'oubli, dans la pastorale et la vie de l'Eglise du sacerdoce commun des baptisés auquel je faisais allusion plus haut. Le fondement de ce sacerdoce réside dans la vocation baptismale, qui constitue le peuple chrétien en « peuple saint et en sacerdoce royal » (1 Pi 2,5) et déploie sa mission dans la diversité des dons et des charismes, y compris celui d'être homme ou femme. Le sacerdoce ministériel ne met pas les prêtres à part, pour une double raison : d'une part ils sont eux-mêmes membres à part entière de ce peuple, d'autre part leur mission propre les ordonne à sa sanctification. Le pape François, en demandant aux prêtres d'avoir toujours « l'odeur des brebis », dit cela à l'aide d'une image forte. A ce double titre, il appartient donc aux prêtres de vivre au plus près

⁹ *Op. cit.* Voir aussi, du même auteur : « *Des femmes avec des hommes, avenir de l'Eglise* », revue *Etudes*, janvier 2017.

le ministère du serviteur qui a été le suprême témoignage que Jésus nous ait laissé de l'exercice plénier de l'autorité dans l'Eglise : « *Vous m'appelez maître et Seigneur, et vous dites bien car je le suis. Si donc moi, le maître et Seigneur, je vous ai lavé les pieds, vous devez, vous aussi, vous laver les pieds les uns aux autres (Jn 13,13-14).* » Ici se situe peut-être aujourd'hui notre responsabilité de femmes dans l'Eglise et son attente à notre égard : c'est à nous, qui n'avons pas accès au sacerdoce ministériel, de rendre visible, effectif, fécond, le sacerdoce commun des baptisés que nous partageons avec tous les chrétiens. Je cite à nouveau Anne-Marie Pelletier : « *Quelle visibilité pour les chrétiennes? Celle d'être très précisément visibilité du sacerdoce baptismal : sacerdoce existentiel donc, qui s'exerce dans le réalisme incarné du quotidien, où il s'agit de servir la chair de l'autre, à l'exemple du Christ déclarant : 'et moi je suis au milieu de vous comme celui qui sert' (Lc 22,27). Qui est aussi sacerdoce témoignant pour tous qu'il n'y a dans l'Eglise d'autre ministère que le service, et que tout ministère n'est qu'une organisation du service' ».*

La nécessaire dénonciation du cléricalisme ne suffit donc pas plus à contrer les abus de puissance que les justes revendications féministes ne suffisent à assurer dans l'Eglise leur juste place aux femmes. Il y faut bien davantage : une conversion de chacun, prêtres et laïcs, hommes et femmes, à l'éminente dignité du sacerdoce ministériel et commun, qui interdit toute appropriation du pouvoir et appelle une communication des dons de chacun « sans confusion ni séparation », sans domination ni soumission. Ainsi va la liberté chrétienne.

Au seuil du Jeudi Saint où nous ferons mémoire du geste du lavement des pieds, il est bon, dans le contexte actuel, de recevoir de ce geste la béatitude qui s'y attache et l'espérance qu'elle ouvre. Une béatitude et une espérance qu'il nous faut jouer à quatre mains et à deux voix alternées.

